

LA BRUYERE, *Caractères* : « Diphile » XVII e s

Diphile commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée. La cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme : les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Points grammaticaux possibles :

Les figures de style ; comparaison et métaphore

Les valeurs du présent

Actif et passif

Pronoms relatifs (auquel, à laquelle...)

La concession

Formes des antithèses et des négations

Les phrases à chute

La structure des phrases

CONTEXTE / OEUVRE

Le courant littéraire du classicisme (seconde moitié du XVII e s) a une vocation bien précise : former « L'Honnête Homme », c'est-à-dire un homme cultivé sans pédanterie, dont la société soit agréable, capable de maîtriser ses passions et d'éviter les excès. En cela cet idéal répond à l'idéologie du siècle encouragée par la politique de Louis XIV et se résumant en trois mots-clés : ordre, mesure et clarté. C'est bien le but de La Bruyère qui s'inspire d'un écrivain grec, Théophraste, selon l'habitude du siècle d'imiter les Anciens, et avec lesquels il faut rivaliser. Un « caractère » est étymologiquement une marque d'infamie imprimée au fer rouge sur un esclave ; son sens évolue par la suite pour signifier « défaut ». Dans les *Caractères*, La Bruyère dresse donc la longue liste des défauts humains, autant d'anti-modèles propres à former l' « Honnête Homme ».

TEXTE

L'extrait étudié est tiré du chapitre 13, intitulé « De la mode ». Il y critique les excès de la curiosité, et s'attaque aux collectionneurs de tout genre qui sont sans cesse à la recherche d'un objet encore plus rare. Le portrait de Diphile suit en gradation montante des collectionneurs plus traditionnels. Diphile est un ornithomane, un obsédé des oiseaux.

MOUVEMENT (plan du texte)

- Le narrateur nous présente d'abord Diphile et sa maison envahie par les oiseaux (l...)
- Puis il nous en explique les conséquences : travail journalier, finances (l...)
- Et enfin il nous fait aborder le soir et la nuit, en revenant sur le personnage de Diphile.(l...)

Pb : Nous verrons comment ce portrait imaginaire (car trop exagéré pour être vraisemblable) permet de déclencher la pensée, d'alerter la réflexion du lecteur sur les dangers d'un comportement excessif et obsessionnel.

LE PORTRAIT DE DIPHILE COMMENCE PAR LE CADRE SPATIAL : LA MAISON OU IL VIT ET PRATIQUE SA PASSION, AVEC LES CONSEQUENCES QUE CELA IMPLIQUE : L'ODEUR

Diphile commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée.

L'entrée en matière est immédiate : 1^{er} mot = nom du personnage (emprunté à l'Antiquité grecque, ce qui permet de montrer d'emblée que le personnage est imaginaire ; le suffixe -PHILE signifie « qui aime », or Diphile est un passionné). La première proposition indépendante annonce le thème du texte : la passion des oiseaux, sous la forme d'une gradation à la fois antithétique et hyperbolique : COMMENCE/FINIT . UN / MILLE. On note l'emploi du présent de l'indicatif : proche du présent de narration, il nous transporte immédiatement dans le monde de Diphile et nous le fait voir « en direct », mais il s'agit surtout d'un présent gnomique, qui évoque un fait général. Diphile est plus qu'un personnage, c'est un type, il concentre en lui tous les collectionneurs obsessionnels. En cela il devient un anti-modèle classique, et son comportement même, qui va être analysé, servira de morale inversée : ce qu'il ne faut pas faire.

La 2^e proposition indépendante poursuit l'antithèse grâce à la négation N'EST PAS / MAIS qui met en opposition deux participes passés : EGAYEE/EMPESTEE. La première affirmation (PAS EGAYEE) ressemble à un paradoxe : avoir des oiseaux est en général positif et apporte de la vie à une maison. Le second participe porte en fait une valeur causale : c'est la raison de l'absence de joie : l'odeur insupportable (EMPESTEE est un terme péjoratif hyperbolique proche de la métaphore : qui porte la peste – la critique est donc aussi celle de l'hygiène : la manie de Diphile est une infection...). Le narrateur n'hésite pas à porter son jugement : ce n'est pas étonnant, pour un moraliste (il est chargé de guider le lecteur vers la bonne interprétation de son portrait).

On remarque l'utilisation du passif (EST + PART PASSE), amplifié par le balancement du rythme binaire et des rimes internes en [é] : l'entourage de Diphile, sujet de l'action de la première proposition (DIPHILE COMMENCE) est obligé de subir (d'où le passif) sa manie.

L'ENVAHISSEMENT SPATIAL

La cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière ;

Après une vision d'ensemble (MAISON) viennent les détails ; l'auteur énumère les lieux intérieurs sous la forme d'une accumulation exhaustive : il n'oublie aucun lieu (attention : le cabinet = le bureau !) >> on passe à l'aide d'une gradation des lieux les plus ouverts aux lieux les plus intimes (CABINET). Cette dernière culmine avec le pronom indéfini TOUT, un intensif suivi d'une chute qui

résume la situation : EST VOLIERE. Il s'agit bien sûr d'une vision hyperbolique et invraisemblable, mais l'imaginaire permet de se représenter ce qu'est la manie (folie) de Diphile. Nous remarquons déjà que le texte est truffé d'hyperboles : nous ne sommes donc pas dans un simple portrait, mais dans une caricature.

LE BRUIT

ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme : les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé.

Après le sens de l'odorat, le narrateur nous présente l'ouïe ; les mêmes formules se succèdent pour montrer l'enlèvement de Diphile dans sa folie : CE N'EST PLUS/C'EST (opposition négative du présentatif C'EST), antithèse entre RAMAGE/VACARME : comme dans phrase précédente, La Bruyère nous présente d'abord la normalité (le joli bruit des oiseaux, RAMAGE), puis par opposition ce qu'il devient chez Diphile : un VACARME, c'est-à-dire un bruit qui dérange et enlève tout plaisir, en plus d'être très fort. Pour mieux rendre sensible au lecteur la puissance de ce bruit, l'auteur poursuit par deux comparaisons :

-d'abord à des forces naturelles connues pour leur puissance sonore (VENTS D'AUTOMNE ; EAUX DANS LEURS PLUS GRANDES CRUES). Le choix est hyperbolique, et l'écriture pousse les hyperboles encore plus loin en utilisant un superlatif : LEURS PLUS GRANDES CRUES suivi d'une négation NE FONT PAS UN BRUIT SI... , qui introduit elle-même un rythme binaire SI.. SI désignant les bruits les plus perturbateurs qui soient (sonorités aiguës). Le niveau sonore est donc au paroxysme de ce qui peut exister, et les allitérations en [R] comme les assonances en [i] (BRUIT/SI/SI) essaient d'en donner un aperçu (roulades et sifflements intenses). L'ensemble émet une musique discordante formée par une association de voyelles déplaisante : **PLUS GRANDES CRUES NE FONT PAS UN BRUIT SI PERÇANT ET SI AIGU : u-an-u-a-i-i-an-é-i-è-u...**

-la seconde comparaison nous projette dans un petit tableau d'un aspect la vie de l'époque : la patience (IL FAUT ATTENDRE) qu'il est nécessaire d'avoir dans les antichambres (CHAMBRES) des grands personnages que l'on vient solliciter pour une aide quelconque ou pour se faire connaître. LE COMPLIMENT D'ENTREE est l'ensemble des formules de politesse que l'on prononce pour saluer le grand personnage. Mais ce dernier dans son orgueil de personnage important et son mépris pour les solliciteurs s'occupe d'abord de ses chiens (les grands personnages avaient une vraie meute – souvent chiens de chasse, et le bruit des aboiements d'une dizaine (voire plus) de chiens devait être assourdissant). Au détour d'une comparaison hyperbolique avec les oiseaux de Diphile, La Bruyère en profite pour faire passer une petite critique de la morgue (fierté, orgueil) des grands envers leurs inférieurs. Nous avons une sorte de mise en abyme : une critique dans une critique ; celle des grands (nobles de l'époque) étant plus dangereuse, elle passe mieux au détour d'une critique d'un maniaque que tout le monde condamnerait.

VIENNENT A PRESENT LES AUTRES CONSEQUENCES : LA FATIGUE, LE SURMENAGE

Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire

Après avoir présenté de manière visuelle, olfactive et sonore la maison de Diphile envahie par les oiseaux, le narrateur cerne de plus près le personnage lui-même. Encore une fois, le balancement des rythmes binaires fondés sur une opposition entre la normalité et la folie soulignent le danger d'un tel comportement : la morale vient de l'exemple qu'il ne faut pas suivre : CE N'EST PLUS / C'EST . AMUSEMENT/AFFAIRE LABORIEUSE . Le mot « labeur » signifie un travail pénible, pesant ; la proposition relative qui se rattache à AFFAIRE LABORIEUSE lui sert d'expansion pour encore corser la

difficulté de sa tâche (A PEINE IL PEUT SUFFIRE). L'expression adverbiale A PEINE est à prendre dans les deux sens : « presque pas » >> Diphile succombe sous la charge du travail ; mais elle rappelle le nom « peine » qui signifie difficulté, tristesse.

PAR UN TRAVAIL VAMPIRISANT ET DEGRADANT : NOUS AVONS L'EMPLOI DU TEMPS DES JOURNEES DE DIPHILE

Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures.

La surcharge de travail est telle qu'il faut une seconde phrase pour en traduire toute l'étendue. Le registre devient lyrique : on devine la pitié du narrateur pour un tel personnage à travers son intrusion. Le lyrisme se reconnaît à la répétition : LES JOURS, CES JOURS et aux 3 rythmes binaires qui en découlent : QUI..QUI / A + INFINITIF (VERSER) ...A +INFINITIF (NETTOYER). Le narrateur nous propose par ces insistances et amplifications une réflexion philosophique sur la vie (fuite du temps, le côté éphémère de la vie humaine : CES JOURS QUI ECHAPPENT ET QUI NE REVIENNENT PLUS , passage relevant du lyrisme élégiaque, càd d'un lyrisme triste et désabusé devant le caractère passager de la vie terrestre) – mais aussi et surtout sur l'absurdité des passions humaines. Comment peut-on passer sa vie à ne pas vivre (VERSER DU GRAIN, NETTOYER : un labeur incessant et lourd, mais non obligatoire : c'est le choix de Diphile, un choix de fou) – et pire, à échanger la beauté de la vie contre des ORDURES ! (dernier mot de la phrase, sa chute). La phrase est artistiquement composée, comme une parabole mathématique : le thème avec le verbe introducteur : l'occupation quotidienne (IL PASSE LES JOURS) + expansion nominale sous forme de deux relatives rappelant la fuite du temps (sommet de la courbe parabolique exprimant la pitié du narrateur) + on revient à l'expression introductive en lui donnant 2 compléments (A...A...) pour finir brutalement par le mot le plus scandaleux (on sent l'indignation du narrateur) : DES ORDURES. THEME – EXPANSION/OUVERTURE PHILOSOPHIQUE- CHUTE DU THEME.

ET PAR CONSEQUENT L'OBLIGATION DE SE FAIRE AIDER, OBLIGATION COUTEUSE ET RIDICULE

Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des canaris.

Le portrait poursuit sa gradation : description de la maison ; portrait de Diphile et du loisir transformé finalement en torture par sa passion dévorante ; mais pour l'instant Diphile nuisait surtout à lui-même. A présent nous apprenons que sa passion détruit son entourage autant que lui-même. Déjà sa passion lui coûte cher : IL DONNE PENSION càd qu'il paie un serviteur à temps plein (N'A POINT D'AUTRE MINISTERE ,càd emploi, mission – encore une négation qui a un but critique) – même pas pour le remplacer dans ses tâches ménagères, mais pour accroître leur bien-être et donc la fécondité de ses oiseaux ! Il est en fait leur nourrice, les cajole, les amuse, déclenche leur chant (SIFFLER DES SERINS AU FLAGEOLET, une petite flûte) mais veille aussi sur leur reproduction (FAIT COUVER). La mission suscite le sourire du lecteur : elle apparaît comme ridicule pour un homme de l'époque (jouer de la flûte à des oiseaux), et féminise le serviteur qui devient « maman poule ». Ces deux aspects comiques se déploient dans un rythme binaire qui les relie par l'humour.

LE NARRATEUR INSISTE AVEC IRONIE SUR LA CAPACITE DE DIPHILE A GERER SON ARGENT

Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation.

La phrase suivante commence par une concession : IL EST VRAI QUE. Le lecteur s'attend enfin à lire quelque chose de positif sur Diphile, et cela semble être le cas. Diphile semble bien gérer sa fortune : CE QU'IL DEPENSE D'UN COTE, IL L'EPARGNE DE L'AUTRE ; le balancement rythmique D'UN COTE DE L'AUTRE semble souligner l'équilibre de son budget. Mais la chute assassine de la phrase introduite par la conjonction de coordination CAR détruit cette vision positive- en fait ironique -en

révélant la condition de cet équilibre, le sacrifice de ses propres enfants à sa manie : CAR SES ENFANTS SONT SANS MAITRE ET SANS EDUCATION (le rythme binaire à valeur négative SANS ... SANS insiste lourdement sur le scandale : Diphile n'aime pas ses enfants autant que ses oiseaux ! C'est plus que de l'égoïsme, c'est de l'inconscience, de la folie... Le lecteur comprend implicitement que la passion est une addiction qui détruit non seulement celui qui s'y adonne, mais encore tout son entourage

APRES LES OCCUPATIONS DU JOUR, VOICI CELLES DE LA NUIT : L'ADDICTION DE DIPHILE MULTIPLIE LES PARADOXES

Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter.

La fin du texte poursuit l'emploi du temps de Diphile : après le jour, la nuit. Elle commence et finit par un paradoxe : FATIGUE DE SON PROPRE PLAISIR/ QU'IL N'AIME QUE PARCE QU'IL CHANTE/NE CESSE DE CHANTER. Deux parallélismes de construction soulignent les paradoxes : SANS POUVOIR JOUIR DU MOINDRE REPOS QUE SES OISEAUX NE REPOSENT, ET QUE CE PETIT PEUPLE, QU'IL N'AIME QUE PARCE QU'IL CHANTE, NE CESSE DE CHANTER. L'hyperbole suggérée par SANS POUVOIR JOUIR DU MOINDRE REPOS souligne la transformation de la passion en réelle torture, ce qui est paradoxal par rapport à un usage normal des oiseaux, qui sont sensés délasser par la beauté de leur chant. On peut donc parler de 3 paradoxes successifs dans la même phrase : Diphile est un être à part, qui vit à l'envers de la norme, à rebours de la vie, de sa santé et de celle des autres . Les phrases du narrateur multiplient les chutes qui déclenchent le sourire du lecteur : c'est lorsque les oiseaux ne peuvent plus faire les oiseaux que Diphile goûte un moment de répit...

LA CHUTE DU PORTRAIT EST CALCULEE POUR SON EFFET DE SURPRISE ET SON COTE HUMORISTIQUE QUI MET UNE TOUCHE FINALE A LA CARICATURE

Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Le portrait se termine chronologiquement par la nuit (DANS SON SOMMEIL). Nous avons donc assisté à une journée chez Diphile. Depuis 4 phrases, le narrateur multiplie les anaphores en IL qui distinguent Diphile du commun des mortels, et l'épinglent en tant qu'anti-modèle. Dans la dernière phrase de son portrait, on retrouve l'anaphore sous un rythme doublement binaire qui est en fait une accumulation : IL EST OISEAU, IL EST HUPPE, IL GAZOUILLE, IL PERCHE ; puis sous un simple rythme binaire : IL MUE, IL COUVE. Tous ces rythmes et accumulations présentent les différentes facettes d'un homme qui consacre sa vie aux oiseaux, et qui par cela même s'exclut de l'humanité : nous assistons en effet à sa métamorphose en oiseau dont il partage les activités, y compris les plus ridicules pour un homme : la chute IL COUVE le transforme en femme... en femelle oiseau. Ce dernier trait d'humour stigmatise définitivement Diphile et tout homme qui serait tenté de lui ressembler.

CONCLUSION

Le portrait de Diphile - imaginaire, il s'agit d'un type humain et non d'un individu existant - s'avère donc **bien un anti-modèle** proposant une **morale implicite** : le personnage est habité par une **passion excessive, l'ornithomanie, qui le détruit comme il détruit son entourage ; il en devient antisocial**. Il s'agit donc bien d'un « caractère » au sens étymologique du terme : La Bruyère stigmatise les défauts des collectionneurs excessifs. **Ces défauts sont en négatif ce que devrait être l' « Honnête Homme », l'idéal classique : mesuré, sans excès, capable de maîtriser ses passions, et agréable en compagnie**. La Bruyère utilise la stratégie typique du XVII^e s pour faire adhérer son lecteur : « **docere et placere** », enseigner en plaisant. Le plaisir du lecteur naît du style allègre, très travaillé, qui le fait rire en lui présentant le portrait d'un personnage ridicule sous forme de **caricature**. Jamais le lecteur ne s'ennuie : il est constamment surpris, accroché par les rythmes, les chutes de phrases. D'ailleurs le critique littéraire Taine (XX^e e s) disait à propos de La Bruyère : « Son talent consiste principalement dans l'art d'attirer l'attention. » Mais La Bruyère n'est pas le seul à utiliser une telle stratégie argumentative à l'époque classique : les *Fables* de La Fontaine comme toutes les pièces de **Molière** en témoignent, notamment sa devise : « **castigat ridendo mores** », **châtier les mœurs en riant**. **Tous ces ouvrages déclenchent la pensée par l'intermédiaire de la fiction, et leur message ne saurait se passer de l'imagination**.